

La contribution des Normands des XVIe et XVIIe siècles à la connaissance des Indiens d'Amérique

In: Annales de Normandie, 6e année n°2, 1956. pp. 135-149.

Résumé

A la fin du XVe siècle (Cousin, 1488) et dès le début du XVIe, des contacts existent entre navigateurs normands et Indiens des deux Amériques. Des « sauvages » sont ramenés par les marins. Des expéditions (Villegagnon et autres) partent des ports de Normandie. En 1562, Ribaut va en Floride. Au XVIIe siècle, colons, interprètes, administrateurs et explorateurs d'origine normande sont en Acadie et surtout en Nouvelle-France (Brébeuf y étudie les Hurons). Cavelier de la Salle fonde la Louisiane... Les Indiens, eux-mêmes, assimilent les « Français » aux « Normands ». Au Brésil, en 1613 et 1614, Yves d'Evreux fait d'importantes observations ethnographiques sur les Tupinamba.

Citer ce document / Cite this document :

Bouteiller Marcelle. La contribution des Normands des XVIe et XVIIe siècles à la connaissance des Indiens d'Amérique. In: Annales de Normandie, 6e année n°2, 1956. pp. 135-149.

doi : 10.3406/annor.1956.4309

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/annor_0003-4134_1956_num_6_2_4309

La contribution des Normands des XVI^e et XVII^e siècles à la connaissance des Indiens d'Amérique

Selon une tradition dont font même état les ethnographes américains, c'est à un navigateur de Dieppe, Cousin, que revient l'honneur d'avoir, le premier, aperçu le Nouveau-Monde : se trouvant au large des côtes d'Afrique, Cousin aurait été poussé par les vents et les courants marins dans une direction inconnue ; il serait arrivé alors en vue d'une terre nouvelle. Or il avait, dans son équipage, un marin nommé Pinzon qu'au retour il renvoya, pour sa mauvaise conduite, devant les magistrats de Dieppe. Rayé des rôles, Pinzon serait passé en Espagne pour offrir ses services à Christophe Colomb ; celui-ci l'aurait embarqué comme pilote du vaisseau amiral en 1492 (1).

Par ailleurs, nous savons qu'au début du xvi^e siècle, de nombreux pêcheurs normands naviguaient le long des côtes américaines et furent en contact avec les « Sauvages ». Ceci, nos historiens l'attestent : « De toute mémoire et dès plusieurs siècles, écrit, par exemple, Marc Lescarbot, l'un des compagnons de Champlain, noz Dieppois, Maloins, Rochelois et autres mariniers du Havre de Grâce de Honfleur et autres lieux, font les voyages ordinaires en ces païs pour la pêcherie des morues » (2). Charlevoix précise que « dès l'année 1504, des pêcheurs normands, basques et bretons faisoient la pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve et le long de la côte maritime du Canada » (3). « Je trouve dans de bons mémoires, poursuit l'éminent jésuite, qu'en 1506, un habitant de Honfleur, appelé Jean Denys, avait tracé une carte du Golfe qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Laurent » (4).

Deux ans après l'expédition de Denys, un autre Normand, le pilote Aubert, de Dieppe, suivait la même route et « mena en France des sauvages de Canada » (5). Sans doute s'agit-il des Indiens mentionnés

(1) J. Swanton, *The Indians of the Southeastern United States*, [Smithsonian Institution, Bureau of American ethnology. Bull. 137]. Washington, 1946 ; p. 33. (Le rôle de Pinzon a été souligné par Margry).

(2) M. Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, t. I. Paris, 1612 ; p. 236.

(3) Rd-P. P. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France où l'on trouvera tout ce qui regarde les découvertes et les conquêtes des Français dans l'Amérique Septentrionale*, t. I. Paris, Pierre François Giffart, 1744 ; p. 5.

(4) Id., *Ibid.*, p. 5.

(5) Id., *Ibid.*, p. 6.

par Henri Estienne dans son édition (1512), de la *Chronologie d'Eusebe*. En 1509, dit Estienne, des marins normands ramenèrent à Rouen « de la terre appelée Terre Nouvelle », sept sauvages avec leur canot. « Ils sont couleur de suie, affirme le même auteur, leurs lèvres sont épaisses ». Estienne décrit ensuite les tatouages, formant sur le corps « comme des veines bleues », les cheveux « noirs et rudes comme des crins de cheval » ; il ajoute que leur corps est dépourvu de poils, qu'ils parlent patois, n'ont pas de religion, possèdent de grands arcs, mangent de la chair grillée, vont nus ou vêtus de peaux d'ours, de daims, de vaches de mer... (6). Comme le fait remarquer Gilbert Chinard dont on connaît les nombreux travaux sur le début de la littérature exotique, il est difficile de savoir si ce texte correspond à un portrait de visu ou procède simplement des souvenirs de quelque marin normand.

Ce fut à Rouen enfin que le capitaine italien Verrazano, chargé en 1523 par François I^{er} d'une mission d'exploration à la demande, assure-t-on parfois, des marins normands désireux d'étendre leur commerce, rédigea la relation de son voyage (du Cap Fear, Caroline du Nord, au Maine) (7).

Familiers du littoral nord-américain, les Normands l'étaient aussi de la côte brésilienne. En 1504, le honfleurais de Gonnevillle séjourna chez les Cario et les Tupinamba. En 1555, des matelots de Normandie firent partie de l'équipage de Villegagnon, ce chevalier de Malte qui fonda au Brésil une colonie huguenote sur l'ordre de l'amiral de Coligny (8). Des expéditions était d'autre part, le cosmographe du Roi, Thevet, cordelier gascon qui rapporta notamment au Souverain un superbe manteau de plumes tupinamba, exposé aujourd'hui à Paris, dans les galeries du Musée de l'Homme (9). Thevet a souligné, dans ses écrits, l'importance de l'apport normand aux navigations vers l'Amérique : son *Grand insulaire et pilotage* traite des superstitions communes aux marins normands et bretons ; sa *Cosmographie Universelle* cite « l'histoire d'un Margeageas qui s'étoit faict chrestien » : « Il y eut, narre-t-il, quelques vaisseaux normands qui avoyent emmené un enfant masle du pays des Margeageas, qui est la ligue contraire des sauvages nos alliez ; lequel enfant fut conduit à Rouen et baptisé et nourry dix ans en France et puis, sur l'aage de quelques vingt-cinq ans, comme nous voulusmes faire ce voyage, il luy prist fantasie de voir encor son pays, et pour ce, il se meit à nos navires et s'achemina avec nous ». Malheureusement un bavardage plus ou moins inconsidéré ayant appris aux Tupi-

(6) G. Chinard, *L'exotisme américain dans la littérature Française du XVI^e siècle, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc...*, Paris, Hachette, 1911 ; p. 6.

(7) Id., *Ibid.*, p. 31.

(8) F. Parkman, *Les pionniers français dans l'Amérique du Nord, Floride, Canada*, Trad. Comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre. Paris, Didier, 1874 ; p. 13.

(9) H. V. Vallois, *Le Musée de l'Homme, Médecine de France*, 1956, n° 71, p. 21. En 1550, une fête brésilienne eut lieu à Rouen.

namba la présence d'un de leurs ennemis, ils se ruèrent à bord, s'emparèrent de l'infortuné et le massacrèrent (10).

Pourquoi les capitaines du xvi^e siècle, pourquoi ceux du siècle suivant, recrutèrent-ils en grand nombre leurs marins parmi la population normande ? Pour un motif très simple : la plupart des expéditions, qu'elles aillent en Amérique Septentrionale ou vers ce qu'on appelait, à l'époque, « Les Isles » (Antilles et Amérique du Sud), partaient des ports normands. Ceci, la Littérature le consacre : « Partans de Rouen, arrivèrent à Hommesfleury où se mirent sur mer Pantagruel, Panurge, Epistemon, Eusthènes et Carpalim », écrit Rabelais qui dépeint ses héros « auquel lieu-dit, attendant le vent propice et calfretant leur nef » (11). Sans doute, la flotte dont il s'agit ici ne va pas vers l'Amérique, mais c'est en Amérique pourtant que nous transportent certaines descriptions des Isles (12).

Pendant deux ou trois siècles, les récits des navigateurs normands, revenus au pays, défraieront donc les chroniques locales. Ils susciteront de nombreux départs et seront à l'origine de l'attrait exercé par l'Amérique. Attrait intéressé dont, à la fin du xvii^e siècle, un pittoresque document nous apporte l'écho : une nouvelle parue, en 1678, à Rouen dans un recueil intitulé *Mercurius Americainus*, met en scène un « honnête homme » normand, Monval, qui rencontre sur le quai du Havre un ami débarquant d'Amérique. Séduit par les discours du voyageur, Monval se décide à tenter l'aventure. Il achète de la pacotille et arme un vaisseau. Mais il est trahi par son associé qui le cède, comme domestique, à un colon, pour trois ans, après avoir réalisé la cargaison à son propre compte. Le héros mène alors une existence misérable « arrachant de certaines racines qu'ils nomment patates, il les lavait et les mettait à cuire, pendant ce temps, il faisait de certaines mangeailles pour les bestiaux ». Il réussit pourtant à s'enfuir ; tombe aux mains des Espagnols ; il sauve de la mort une passagère qui lui donne en reconnaissance assez de pistoles pour assurer son retour en France (13).

Il serait intéressant, si c'était là notre propos, d'examiner en détail le retentissement des témoignages semi-autobiographiques sur la littérature du xvii^e siècle et le goût de l'exotisme. Sans s'arrêter peut-être à la revision par Gueudeville, rouennais d'origine, des *Dialogues* du Baron Lahontan, revision inspirée par des buts politiques, l'on pourrait au moins évoquer le Havrais Bernardin de Saint-Pierre (14). Une mission officielle à l'Île Bourbon suggéra, à ce dernier, Paul et Virginie et lui-même reçut, en 1792, le « brevet

(10) A. Thevet, *Cosmographie universelle*, dans *Le Brésil et les Brésiliens*, choix de textes et notes par S. Lussagnet : introduction par Ch. A. Julien [*Les Français en Amérique*, volume 2]. Paris, Presses universitaires de France, 1953 ; p. 208.

(11) Rabelais, *Pantagruel*, dans *Œuvres de Rabelais accompagnées d'un commentaire nouveau*, par MM. Burgaud des Marets et Rathery, Paris, Firmin-Didot, 1884 ; 3^e édition, revue et augmentée, t. I., p. 436.

(12) G. Chinard, *L'Exotisme américain...*, p. 53.

(13) G. Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, Hachette, 1913 ; pp. 83-86..

(14) Gueudeville revisa l'édition de 1705 des *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé*.

d'Intendant du Jardin des Plantes et des Cabinets d'Histoire Naturelle » (15). (Plus tard, au XIX^e siècle, mais cette fois vers l'Océanie, la tradition du Normand-Explorateur devait encore connaître une illustration spectaculaire grâce à Dumont d'Urville).

Si nous revenons aux « Américanistes » du XVI^e siècle, issus de Normandie, un grand nom s'impose : celui de Ribault. Le départ au Brésil de Villegagnon avait été suivi en 1556 par celui de Bois-Lecomte, qui emmena de Honfleur 290 personnes, dont des ministres protestants et des jeunes femmes conduites par une matrone. Si ce furent là des échecs Coligny n'abandonna pas son idée : « La principale attention de l'Amiral, écrit Charlevoix, fut de choisir un chef sur lequel il put compter pour l'exécution de son projet et ce choix tomba sur un ancien officier de marine, nommé Jean de Ribaut, natif de Dieppe, homme d'expérience et zélé huguenot » (16).

Ribault partit de Dieppe le 18 février 1562 ; il arriva fin avril en vue des côtes de Floride ; il atteignit, le 1^{er} mai, l'embouchure d'un grand fleuve qu'en conséquence il nomma « Rivière de Mai » (c'est le Saint Jean explique Charlevoix). Ayant remercié Dieu, il donna au « Roi » des Sauvages (le chef de la tribu rencontrée), un vêtement de drap bleu couvert de fleurs de lys jaunes (17). Le 27 mai, il fonda la colonie de Port-Royal. Après avoir décidé la construction de Charlesfort et laissé sur place vingt-huit hommes, Ribault regagna la France. Une nouvelle expédition eut pour chef l'un de ses compagnons, le Poitevin de Laudonnière qui fonda Fort-Caroline. En 1565, Ribault était revenu apporter des renforts ; il fut massacré par les Espagnols avec la plupart de ses hommes.

Lors de son premier séjour, il avait essayé, en vain, de convaincre des Indiens à venir avec lui en France « persuadé qu'il ne pouvoit pas faire un présent plus agréable à l'Amiral et à la Reine Mère du Roi » (Catherine de Médicis) (18). C'est à lui et à ses compagnons, à Laudonnière qui décrit notamment les rites funéraires, au dessinateur Le Moyne et au charpentier Le Challeux, ces deux derniers échappés par miracle à la tuerie, que l'on doit les premiers documents ethnographiques sur les anciens Indiens du Sud-Est nord-américain et l'ethnographe Swanton, rappelant que les Timicua (ou Utina) de l'île Cumberland et de la Floride du Nord-Ouest furent visités par Ribault en 1562, souligne « qu'une partie considérable de nos connaissances concernant ces Indiens est contenue dans les annales de cette colonie » (19).

(15) H. V. Vallois, *Art. cit.* pp. 18-22 : Bernardin de Saint-Pierre est né au Havre en 1747, et en 1793 devint professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle (ancien Jardin du Roi).

(16) Charlevoix, *Ouvr. cit.*, p. 38. (On écrit actuellement Ribaut ou, plus couramment, Ribault).

(17) Parkman, *Ouvr. cit.* pp. 20-21.

(18) Charlevoix, *Ouvr. cit.*, p. 40. *La vraie découverte de la Floride par le Capitaine Jean Ribaut*. Paris, 1562. (Journal de Voyage). Trois lettres importantes de René de Laudonnière sont contenues dans *l'Histoire notable de la Floride*, réunie par Basanier, Paris, 1586.

(19) J. R. Swanton, *The Indian tribes of North-America*. [Smithsonian Institution. Bureau of American ethnology. Bulletin 145]. Washington, 1952 ; p. 151.

xvii^e siècle : avec le développement du commerce, de la colonisation et de l'évangélisation, trois domaines solidaires depuis François I^{er}, l'ethnographie indienne continue à s'élaborer et les contributions des Normands y figurent à la première place. Mais il convient ici d'envisager successivement les deux aires colonisées en Amérique du Nord (« Nouvelle France » et « Louisiane »), puis le Brésil sud-américain.

a) NOUVELLE-FRANCE (CANADA)

Au début, les marins allaient vers l'Amérique pour pêcher la morue et la baleine ; ils ne tardèrent pas à constater que la vente en France des fourrures et pelleteries acquises à vil prix chez les Indiens, fournissait des profits bien plus lucratifs. D'où la naissance et la floraison des Compagnies commerciales. La plus spectaculaire de celles-ci sera la Compagnie des Cent associés, et ses premiers membres comprendront, en tête, le syndic de Dieppe, Dablon, et l'échevin du Havre, Duchesne. Aux Cent associés, le Roi accordera, le 29 avril 1627, « le trafic de tous cuirs, peaux et pelleteries de Nouvelle France » (20). Les Compagnies mandateront des commis, interprètes, chargés de négocier avec les sauvages. Un grand nombre seront normands comme Marsolet et le Cherbourgeois Jean Nicolet, venu en Amérique dès 1618 et commis des Cent associés en 1636-1637 (21).

L'établissement des Compagnies permettra l'effort missionnaire, (elles auront charge d'entretenir chacune un certain nombre d'ecclésiastiques) et, en même temps, l'installation de colons, dont elles devront assurer le transport. Or, parmi ces colons, il est intéressant de relever que la première génération fixée en Nouvelle France comptait 800 familles de Normandie (sans tenir compte de l'émigration venue du Perche, à partir de 1634 et dont le promoteur fut Robert Giffard, médecin à Mortagne). Au total, pour ces 800 familles : 1.328 hommes et femmes, dont 608 de Seine-Maritime, 262 du Calvados, 258 de la Manche ; il y eut plus de 5.000 enfants (22). L'importance de cet apport explique que la Nouvelle France ait d'abord dépendu du diocèse de Rouen et que l'évêque de Québec (Mgr. de Laval) ait été suffragant de l'archevêque rouennais.

L'essor des Compagnies commence avec l'initiative d'un Gouverneur de Dieppe, le commandeur Aymar de Chastes. En 1603, de Chastes envoyait Champlain en éclaireur pour étudier la fondation

(20) Le règlement de la Compagnie des Cent Associés parut dans le tome XIV du *Mercure François*, p. 235. Le Roi accordait d'ailleurs le statut juridique et politique de Français à tout Indien chrétien qui se fixerait en France.

(21) E. Vaillancourt, *La Conquête du Canada par les Normands, biographie de la première génération normande du Canada*. Avec la collaboration du Rd. P. Archange Godbout, O. F. M. ; préface d'Aegidius Fauteux. Montréal, G. Ducharme, 1930, p. 201.

(22) Id., *Ibid.*, p. 30. Cl. Bonnault, *Histoire du Canada Français (1534-1673)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1950 ; passim. [Coll. *Colonies et Empires*, 1^{re} série, Etudes coloniales],

d'un établissement colonial et « bien qu'il eust la teste chargée d'autant de cheveux gris que d'années, il résolut de se porter en personne en Nouvelle France » (23). Champlain, né à Brouage, était saintongeais mais son navire, la *Grâce de Dieu*, fut monté par des Dieppois et des Honfleurais (24). L'expédition fit voile vers les régions où, dès 1534, le Malouin Jacques Cartier avait planté le drapeau français. Aymar de Chastes étant mort pendant le voyage de Champlain, l'entreprise passa aux mains du calviniste Des Monts, puis au Baron de Poutrincourt. Tous deux avaient trouvé à la pointe acadienne un capitaine normand, nommé Rossignol, qui faisait de la traite avec les sauvages (25).

En 1607, Poutrincourt continua seul la colonisation de l'Acadie ; ce fut alors qu'une dame de la vieille noblesse de Normandie, la marquise de Guercheville, organisa une souscription à la Cour pour assurer concurremment le départ, agréé par le Roi, de deux Jésuites. Elle recueillit assez de fonds pour racheter les parts d'associés des commerçants calvinistes de Dieppe, Dujardin et Duquesne au profit des Pères Biard et Massé. Ceux-ci arrivèrent en 1611 à Port-Royal d'Acadie. (Ultérieurement, Madame de Guercheville renonçant à soutenir Poutrincourt, frêta un vaisseau pour créer un autre établissement) (26).

De la mission acadienne date la première *Relation de la Nouvelle France* (Biard, 1611), c'est-à-dire le premier de ces témoignages si précieux en ce qui concerne la vie et les mœurs des Indiens du Canada. Que faut-il entendre par ces *Relations* ? A l'origine, elles procèdent des lettres envoyées, dès 1549, de la mission de Goa selon les recommandations de saint François Xavier, « pour faire connaître les progrès des missions et édifier les lecteurs » (27). En fait, il y eut d'abord trois sortes de lettres : les unes destinées aux Supérieurs, d'autres aux parents et amis, d'autres aux divers membres de l'Ordre, pour y assurer le lien. Plus tard, les lettres furent livrées à l'impression, traduites en latin ; on en fit des extraits dans les *Lettres annuelles* (1581-1654) (28).

Les *Relations* elles-mêmes répondent à un semblable souci d'information et d'édification, mais elles furent rédigées à l'intention du grand public (29). Le *Mercure François*, ancêtre de nos *Moniteur* et *Journal Officiel*, en publia des abrégés (30). Tous les ethnographes

(23) P. Camille de Rochemonteix (S. J.), *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVIII^e siècle, d'après beaucoup de documents inédits*, t. I. Paris, Letouzey et Ané, 1895, p. 14.

(24) Fauteux, dans Vaillancourt, *Ouvr. cit.*, p. 21.

(25) Rochemonteix, *Ouvr. cit.*, t. I, p. 7.

(26) Id., *Ibid.*, pp. 30-37 et 63.

(27) Id., *Ibid.*, p. VIII.

(28) Id., *ibid.*, pp. X-XII.

(29) *Relations des Jésuites contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les Missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, embrassant les années 1611-1672*, 3 vol. Québec, 1858. (Elles furent interrompues, en effet, en 1673).

(30) *Le Mercure François*, t. 18 et 19, Paris, Estienne Richer.

modernes s'accordent sur leur inappréciable valeur documentaire, due à l'intimité dans laquelle les Jésuites vivaient avec les Sociétés Indiennes. « En règle générale, déclare, par exemple, Vernon Kinietz, les Jésuites étaient d'excellents observateurs et, partageant la vie de leurs ouailles, se trouvaient dans une position favorable à l'observation » (31). Certes, ces qualités authentiques, les *Relations* les partagent avec d'autres écrits, émanant de divers missionnaires (entre autres le *Grand voyage au pays des Hurons en l'an 1624*, du Récollet Gabriel Sagard), néanmoins leur continuité exceptionnelle leur confère un caractère particulièrement complet et systématique.

Parmi les *Relations de la Nouvelle France*, il en est aussi qui occupent la première place en raison de l'abondance et de la richesse des matériaux exposés. Et ceci s'applique, peut-être avant tout aux *Relations* du Père de Brébeuf, l'un des quarante-trois jésuites (sur 325), faisant partie des premiers Normands établis au Canada, et l'un des quatre martyrs massacrés entre 1646 et 1649 (canonisés par l'Eglise Catholique en 1930 (32)).

Né le 25 mars 1593 à Condé-sur-Vire, diocèse de Bayeux, Jean de Brébeuf appartenait à une famille illustre. Un de ses ancêtres aborda avec le Duc Guillaume et participa à la bataille d'Hastings, un autre accompagna Saint Louis à la Croisade et, au siège de Damiette, commanda la noblesse de Normandie. De la branche familiale fixée en Angleterre est issu l'archevêque de Cantorbery, Thomas d'Arundel, de la branche restée en France, le poète Guillaume de Brébeuf, né en 1618, un an après l'entrée de Jean de Brébeuf au noviciat des Jésuites de Rouen. Le missionnaire enseigna d'abord la grammaire à ses jeunes compatriotes, il s'adonna à son professorat avec tant d'ardeur qu'il tomba malade malgré sa très robuste constitution. A peine remis, il sollicitait l'honneur d'être envoyé au Canada. Il s'embarqua donc à Dieppe, en 1625, sur le navire de Guillaume de Caen avec le Père Lalemant et le Père Massé. Ce dernier, fait prisonnier par les Anglais en Acadie en 1614, avait été rapatrié en France (33).

A leur arrivée, les trois Jésuites durent accepter l'obligeante hospitalité des Pères Récollets, installés eux-mêmes à Québec depuis 1615 ; l'année suivante (1626), ils fondaient la mission de Notre-Dame-des-Anges. Quelques mois après, on voit le Père de Brébeuf partager l'existence des Indiens montagnais, les suivant à la chasse. Puis il remonte le Saint-Laurent avec l'un de ses nouveaux confrères, Anne de Nouë, et le récollet de la Roche d'Aillon, et débarque avec eux sur la côte huronne. Mais il reste seul, ses compagnons regagnant bientôt Québec. Pendant deux ans, il vivra au village huron de Toanché, s'initiant à la connaissance des mœurs et de la langue. En 1629, Québec

(31) W. V. Kinietz, *The Indians of the Western Great Lakes (1615-1760)*. [Occasional contributions, Mus. Anthropol. Univ. Michigan, n° 10]. University Michigan Press, Ann Arbor, 1940, p. 383.

(32) Vaillancourt, *Ouvr. cit.*, p. 30.

(33) Rochemonteix, *Ouvr. cit.*, pp. 327-328.

tombe aux mains des Anglais ; les Jésuites doivent regagner la France (34).

En 1633, Brébeuf revient au Canada et rejoint ses confrères qui ont remis péniblement en état la résidence de Notre-Dame des Anges, incendiée par l'ennemi ; il entre en relations avec des Hurons, descendus cette année-là à Québec sur cent-quarante canots, transportant près de sept cents hommes. Champlain réunit les soixante chefs hurons et les harangue, leur présentant solennellement les trois Jésuites qui demandent à être agréés comme missionnaires : Brébeuf, le dieppois Daniel et Davost.

Son discours, auquel Brébeuf ajoute quelque mots en langue indigène reçoit un accueil favorable, néanmoins, les pères ne pourront prendre passage sur les canots que l'année suivante. En cours de route, les Pères Daniel et Davost seront molestés puis abandonnés par les Indiens ; le Père de Brébeuf parvient péniblement à continuer et traverse seul la forêt à la recherche de ses chers cathéchumènes. « Voilà Echom de retour », s'écrient ceux-ci, retrouvant l'appellation d'affectueuse déférence qu'ils lui donnaient (35).

Rejoint finalement par Daniel et Davost, Brébeuf édifie avec eux au village d'Inohatiria la modeste cabane qui sera la mission Saint-Joseph. Puis d'autres pères viennent de Québec et la mission se développe. En 1637, pourtant, les Indiens attribuent la manifestation d'une épidémie à la présence des Jésuites en lesquels ils voient alors des sorciers. Condamnés d'abord à mourir, les Pères seront grâciés et tacitement tolérés, mais subissent jusqu'en 1640 une persécution intermittente. Cette année 1640, les Pères de Brébeuf et Chaumonot vont évangéliser la Nation des Neutres, c'est-à-dire les Attiwandaronk, au Nord du Lac Erié (36).

En 1648, la mission huronne, devenue florissante, comprend plusieurs postes ; elle tombe alors sous les attaques des Iroquois, farouches adversaires des Hurons. Le 4 juillet 1648, le Père Daniel est massacré au village de Saint-Joseph. S'étant volontairement porté au devant de l'ennemi, il a donné à ses ouailles le temps de se réfugier à Sainte-Marie (37). Le 16 mars 1649, les Iroquois marchent sur le village de Saint-Ignace ; non loin se trouvent les Pères de Brébeuf et Lalemant qui refusent de fuir. Tous deux sont faits prisonniers, on les attache à des poteaux, on les dévêt, on leur arrache les ongles, on les frappe de bâtons, on les arrose d'eau bouillante, on leur attache un collier de haches rougies au feu (38). Finalement, les Iroquois les ceignent de résines qu'ils enflamment, taillant la chair des cuisses et des jambes qu'ils grillent et dévorent : « arrachant le cœur du Père

(34) Id., *Ibid.*, pp. 153-154 et 329-334.

(35) Id., *Ibid.*, pp. 334-337. *Hurons* est le terme français traduisant la stupeur éprouvée devant la coiffure des Indiens. « Quelle hure », s'exclamèrent, en effet, nos ancêtres. Les Indiens eux-mêmes s'appelaient Wyandot. (Le Jeune, *Relation* de 1633, p. 35). *Echom* signifie : mon cousin.

(36) Id., *Ibid.*, pp. 334-347, 367-379 et 402.

(37) Id., *Ibid.*, t. II, pp. 72-73.

(38) Id., *Ibid.*, t. II, pp. 76-80.

de Brébeuf, ils le rôtirent aussi et le mangèrent après en avoir bu tout le sang » (39).

Ses longs séjours parmi les Hurons et son attachement pour eux (« Ils ont, écrit-il, une douceur et une affabilité presque incroyables pour des sauvages »), prédisposaient certes Jean de Brébeuf à dresser un tableau ethnographique particulièrement compréhensif. Il fut servi, en outre, par un esprit remarquablement méthodique et des dons aigus d'observation. Ceci est manifeste, qu'il dépeigne les « festins à chanter » et recense les diverses espèces de gibier ou de poisson mises à cuire dans les chaudières, qu'il décrive l'habitation, les jeux des guerriers, ou plus encore les pratiques magiques et les croyances (40). Le meilleur test de la valeur de ses analyses, nous le trouvons dans le constant appel que font à celle-ci les ethnographes modernes :

Marius Barbeau emprunte à Brébeuf l'exposé de divers mythes (création de la terre, oiseau-tonnerre, voyages au pays des défunts) (41). Kinietz puise à la même source la définition des activités et des différents types de chamans ; il cite un texte relatif à l'organisation politique ; il donne de longs extraits de la description de la Fête des Morts à laquelle assista Brébeuf le 16 juillet 1636, « la meilleure observation sur ce sujet » (42). Cette description avait été déjà traduite in extenso par Cyrus Thomas à propos des tumuli funéraires (43). Lorsque Swanton établit une carte des tribus indiennes à la date de 1650, il souligne que l'estimation de 20.000 à 30.000 Hurons proposée par Brébeuf et Sagard correspond au résultat des recherches entreprises postérieurement par Hewitt (44).

Si les *Relations* du Père de Brébeuf fournissent sur l'ethnographie huronne des informations remarquables, il convient d'ajouter que, vers la même époque, des documents d'un autre genre, ceux-là proprement matériels, faisaient encore connaître certains aspects de l'adaptation aux techniques indiennes de techniques et procédés décoratifs français. A l'origine de cette précoce étape d'une acculturation si volontiers étudiée aujourd'hui pas nos sociologues, il ne saurait être indifférent de souligner l'initiative d'une personnalité normande, Madame de la Peltrie :

Madeleine de Chauvigny était originaire d'Alençon. Veuve de M. de la Peltrie et jouissant d'une belle fortune, elle s'enflamma en lisant une lettre du Père Le Jeune, réclamant « une dame vertueuse et cha-

(39) Manuscrit du P. Regnault, archives publiques du Canada, p. 56, cité dans Hérouville, *Les Missions des Jésuites au Canada, XVII^e et XVIII^e siècles*, exposition rétrospective des Colonies françaises de l'Amérique du Nord. Paris, Avril-Juin 1929. Analyse des documents exposés par Léo Leymarie. Paris, Gabriel Enault, 1929.

(40) Brébeuf, *Relations de 1635 et 1636*. Passim.

(41) M. Barbeau, *Huron and Wyandot mythology, with an appendix containing earlier published records*. Canada Department of Mines, Geol. survey, Anthropol. series, memoir 80, n° 11, Ottawa, 1915, pp. 291-292, 325-327 et 392.

(42) Kinietz, *Ouvr. cit.*, pp. 129-131, 53, 105-117.

(43) C. Thomas, *Burial mounds of the Northern sections of the United States*. [Smithsonian Institution, Bureau of Americ. Ethnology, 5^e report, 1883-1884]. Washington, 1887, pp. 3-119, (texte traduit pp. 110-119) (pp. 128-139 *Relation de 1636*).

(44) J. R. Swanton, *Indian tribes of North America*, p. 236.

ritable pour agir au nom du Christ » en instruisant les petites sauvagesses (45). Mise en relation avec Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours qui a laissé des lettres fort intéressantes, elle partit, avec elle, une autre Ursuline tourangelles et Mère Cécile de Sainte Croix du monastère de Dieppe, le 4 mai 1639, pour fonder à Québec le « Séminaire des filles sauvages ». Comme il était de mise dans la bonne société, elles inclurent dans leur enseignement les ouvrages de dames, singulièrement la broderie où elles excellaient. D'abord, elles firent venir les fournitures de France, puis, devant ces envois dispendieux, elles substituèrent à la soie le poil du cerf Wapiti (*cervus canadensis*), dont les marchands de fourrure les approvisionnaient sur place généreusement. Ainsi naquirent les broderies de poil sur fond d'écorce, ornant des coffrets et de petites reproductions d'objets proprement indigènes (paniers de cueillette, canots, etc...). Expédiés en France, ces « travaux dans le goût sauvage » obtinrent un vif succès et procurèrent aux couvents des bénéfices appréciables ; au début du XVIII^e siècle, la vogue atteignait son maximum.

Puis la mode changea, mais les Indiennes, élèves ou filles d'élèves des religieuses, continuèrent à fabriquer ces fantaisies et les vendirent elles-mêmes aux amateurs de curiosités. Selon le même principe furent brodés les mocassins et vers 1870, grâce au développement du commerce et des chemins de fer, la fabrication de ces produits constituait chez les Hurons de Lorette une véritable industrie manufacturière, les artistes indigènes demeurant fidèles aux motifs ornementaux (fleurs liées de rubans), dans le plus pur style de notre XVIII^e siècle (46).

b) LA LOUSIANE

Ayant donc joué un rôle éminent dans l'exploration des sociétés indiennes du Canada, les Normands tinrent aussi la première place dans la découverte et l'étude des populations de la Louisiane ou des contrées voisines. Ceci grâce à Cavelier de la Salle, dont l'histoire est trop connue pour qu'il ne suffise pas de l'évoquer rapidement :

Robert Cavelier de la Salle, né à Rouen en novembre 1643, était le neveu d'un riche mercier rouennais, inscrit le vingt-quatrième sur la liste des Cent associés. Elevé par les Jésuites, il partit au Canada, en 1666, à la mort de son père ; il rejoignit là son frère Jean, prêtre de Saint-Sulpice. Or, les Sulpiciens étaient, à l'époque, seigneurs de Montréal ; ils concédèrent au jeune homme un domaine qu'il dénomma la Chine, traduisant ainsi son ambition de découvrir le passage entre l'Amérique et le Continent asiatique. En 1669, La Salle obtient des lettres patentes du Gouverneur de Québec (Courcelles) et

(45) F. Parkman, *Les Jésuites et l'Amérique du Nord au XVII^e siècle*. Traduction par la Comtesse Gédéon de Clermont-Tonnerre, Paris, Didier, 1882, (2^e édit.) ; p. 120 et passim, pp. 119-135.

(46) G. Turner, *Hair embroidery in Siberia and North America*. [Pitt Rivers Museum, University of Oxford, occasional papers on technology, edited by T. K. Penniman and Blackwood. N° 1]. Oxford, Univ. Press, 1955, pp. 47-50.

de l'intendant Talon ; il engage quatorze hommes ; frète quatre canots ; remonte le Saint-Laurent en compagnie de l'Abbé de Gallinée et d'un autre Sulpicien. De 1670 à 1672, il descend le Mississipi jusqu'à l'actuel Kentucky. En 1673, sur les bords du Lac Erié, il rencontre Louis Jolliet (né de parents normands), qu'avec le Père Marquette, l'Intendant Talon et Frontenac (alors Gouverneur), ont chargé d'explorer le fleuve.

En 1675, La Salle se fait accorder par le Roi la propriété du Fort Frontenac, à charge d'entretenir vingt hommes pour défricher et de subvenir à l'entretien de religieux. Il installe en effet une mission de Récollets. En 1677, nouvelle autorisation de poursuivre ses découvertes. En 1682, il a donc exploré le Haut Canada, les Grands Lacs, les vallées de l'Ohio, de l'Illinois et du Mississipi. Il atteint les rives septentrionales du Golfe du Mexique et, le 9 avril 1683, au chant des hymnes de l'Eglise et au bruit de la mousqueterie, il prend possession au nom du Roi des bassins de l'Ohio et du Mississipi auxquels il donne le nom de Louisiane. Il a avec lui vingt-trois Français dont le récollet Hennepin, dix-huit Abenaki ou Mahingan, dix autres sauvages, trois enfants.

Puis La Salle doit se défendre contre les accusations et spoliations du Gouverneur de La Barre, successeur de Frontenac. Il est nommé vice-roi de l'Amérique septentrionale, depuis Saint-Louis des Illinois jusqu'à la Nouvelle Biscaye. Mais il veut retrouver par mer les embouchures du Mississipi. Il s'embarque de La Rochelle, avec son frère abbé, deux neveux et quelques autres Rouennais : Henri Joutel, l'abbé Chefdeville, Planteroze, Thibault, Ory. Le 12 décembre 1684, l'expédition entre dans le Golfe du Mexique, le 6 janvier suivant, elle est en face de l'embouchure principale du Mississipi. La Salle prend terre au Texas, sa tentative de colonisation n'aura pour résultat qu'un massacre des Français. Dernières explorations en 1686 et 1687, celle-ci jusqu'au pays des Cenis (les Hasinai). Là Cavelier de la Salle, à l'âge de quarante-trois ans, périt assassiné par Duhaut et un autre de ses compagnons. L'abbé Cavelier, le Père Anastase Douay, Joutel et un autre remonteront des Cenis à Québec (47).

Quel est l'apport des découvertes de La Salle à l'ethnographie, stricto-sensu ? Les contemporains lui attribuent, si l'on tient compte d'un récit publié par un « ami de l'Abbé de Gallinée », sans doute l'Abbé Renaudot, ami également de Boileau, une série d'« interviews » sur les Iroquois. En effet, dans le préambule du récit en question, le narrateur explique qu'il apprit l'arrivée à Paris de La Salle en 1678 : « je trouvay moyen de connoistre ce gentilhomme et d'avoir mesme avec luy dix ou douze conférences, la plupart avec plusieurs de mes amis, très intelligens et dont la plupart ont beaucoup de

(47) Nous avons emprunté toutes les références quant à la biographie de Cavelier de la Salle à G. Gravier, *Découverte et établissements de Cavelier de la Salle de Rouen dans l'Amérique du Nord (Lacs Ontario, Erié, Huron, Michigan, vallées de l'Ohio et du Mississipi et Texas*. Paris, Maisonneuve, 1870.

mémoire » (48). Suit un assez long exposé de la société iroquoise dont on souligne les affinités non seulement avec les autres tribus nord-américaines mais avec celles des « Isles chaudes » de l'Amérique du Sud, « quoyque ces peuples aient des langues très différentes » (49). En réalité, la description évoque singulièrement les *Relations* du Père de Brébeuf ; elle a pu contribuer à fournir ultérieurement des arguments à la thèse du « Bon sauvage », chère aux moralistes du XVIII^e siècle.

Beaucoup plus sérieux, du point de vue ethnographique, apparaissent les écrits des compagnons de Cavelier, sous réserve de l'*Histoire de la Louisiane* du R.P. Hennepin à la véracité de laquelle les contemporains eux-mêmes n'ont pas ménagé les critiques. Le plus intéressant des autres documents relatifs à la Louisiane et aux vallées du Mississippi et de l'Illinois, c'est le « Journal historique » de Joutel, ce Rouennais dont un oncle avait été jardinier dans la famille de La Salle (50).

Les descriptions les plus détaillées données par Joutel concernent les Assoni (Nasoni), les Chaouanons, les Illinois, et les Cenis (ou Hasinai). Joutel étudie tour à tour la vie matérielle, l'habitat, la parure, le tatouage, l'organisation sociale et politique. Notations intelligentes, teintées d'une pointe de philosophique humour : « Je les voyais quelquesfois, raconte-t-il, des enfants chaouanons que leurs mères baignent chaque matin dans la rivière, quasi gelée ; ils criaient comme des osgres, estant rouges comme des escrevisses. Je ne doute pas que ces sortes de méthodes n'en fassent mourir plusieurs, mais c'est leur coutume » (51). Sans doute Joutel manque-t-il de la culture approfondie qui aurait été désirable, il convient sans ambages qu'il s'ennuie pendant les chants, ne comprenant pas la langue indienne. Néanmoins, comme le constate, entre autres, Swanton, son Journal constitue la source d'information ancienne la plus importante que nous possédions sur les tribus du groupe linguistique Caddo (52).

Postérieurement aux expéditions de Cavelier, certaines observations furent dues aux PP. du Ru et Gravier (Natchez, Tunica et Houma 1699-1700) (53). D'autres indications sur les Houma et les Taensa se trouvent contenues dans les lettres d'Iberville et Bienville. Ces derniers, s'ils ne sont pas stricto-sensu des Normands de Normandie,

(48) *Récit d'un ami de l'Abbé de Gallinée. Entretiens de Cavelier sur ses onze premières années au Canada*, dans P. Margry, *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale* (1614-1754). *Mémoires et Documents originaux*. Paris, 1875-1886, 6 volumes ; t. I, p. 343.

(49) *Id.*, *Ibid.*, p. 347.

(50) H. Joutel, *Journal historique du dernier voyage que Monsieur de la Salle fit dans le Golfe du Mississippi pour trouver l'embouchure de la rivière du Mississippi*. Paris, 1713. La relation complète de Joutel a été rééditée par P. Margry, *ouvr. cit.*, t. III, pp. 89-534.

(51) Joutel, dans Margry, t. III, p. 503.

(52) J. R. Swanton, *The Indians of Southeastern United States*, p. 832. Des lettres de Cavelier de La Salle sont contenues dans Margry, *ouvr. cit.*, t. I à III. Voir aussi la Relation de Henri de Tonty, lieutenant de La Salle, qui commanda en son nom aux Illinois (*Dernières découvertes de M. de La Salle*, Margry, t. I, pp. 571-615) et l'*Histoire de l'Etablissement de la Foy* du Père Anastasse Douay ; ainsi que du même auteur, *Narrative of La Salle's attempt to ascend the Mississippi in 1687*, edited by Isaac Joslin Cox, Vol. I, 1905, pp. 222-247.

(53) J. R. Swanton, *Ouvr. cit.*, p. 829.

représentent, ce qui n'est pas moins intéressant, les plus illustres descendants de la première génération de colons en Nouvelle France. Ils sont en effet les fils de Charles Le Moyne de Longueuil, originaire de Dieppe, venu au Canada en 1641 où il épousa en 1654 Catherine Thierry, dit Primot, née à Saint-Denis-le-Petit, diocèse de Rouen (54). Leur carrière et celle de leur frère Sauvole est bien connue : Iberville avant conquis puis défendu la baie d'Hudson contre les Anglais quand il proposa en 1697 à Pontchartrain de renouveler les découvertes de La Salle. Avec Bienville, il arrivait en 1699 à l'embouchure du Mississippi et faisait en 1702 de l'Île Massacre le quartier général de la colonie ; il mourut à La Havane, sur le chemin de France, en 1706. Bienville continua l'œuvre et bâtit en 1740 La Nouvelle-Orléans, qui devenait deux ans plus tard capitale de la Louisiane (55).

S'il fallait conclure, en s'appuyant sur le comportement des Indiens eux-mêmes, pour souligner l'importance de l'apport normand en Amérique septentrionale pendant le XVII^e siècle et au cours du siècle suivant, il serait facile d'évoquer quelques textes historiques particulièrement significatifs : nous avons d'abord le témoignage du Père Biard à ses débuts en Acadie : « si on leur demande s'ils sont baptisés, écrivait le Jésuite à propos des Mic-Mac et des Souriquois, ils disent que oui et qu'ils sont déjà presque Normands, c'est le nom qu'ils donnent généralement à tous les Français » (56). Lorsque le même Père auquel un Souriquois confie naïvement son désir de chercher plusieurs épouses, remontre que l'Eglise catholique n'autorise qu'une femme, « c'est bon pour vous autres Normands », répond avec assurance son interlocuteur (57). D'autres relations nous apprennent que les cathéchumènes, n'assistant pas toujours à la messe avec toute la ferveur désirable, y viennent cependant « pour tenir compagnie aux Normands » disent-ils (58).

Quelque cent ans plus tard, la novice ursuline Marie Hachard de Saint Stanislas, débarquée à La Nouvelle-Orléans avec plusieurs de ses compagnes, écrit à son père qu'elles ont déjà vingt pensionnaires, trois dames pensionnaires et instruisent un grand nombre de sauvagesses ; puis elle s'épanche avec enthousiasme : « Votre ville de Rouen ne se glorifie-t-elle pas, mon cher père, de l'honneur qu'elle a que ç'a été Monsieur La Salle et sa compagnie, presque tous natifs de cette ville qui ont fait la première découverte du Mississipy. Monsieur de Chefdeville, prêtre missionnaire, qui y a planté des premiers la foi et enfin aujourd'hui des religieux et religieuses des Ursulines de la même ville qui travaillent de tout leur possible à l'instruction

(54) Vaillancourt, *Ouvr. cit.*, p. 171. (Le Moyne eut quatorze enfants).

(55) Le t. IV de Margry (*Ouvr. cit.*) est consacré à Iberville, cf. *Mémoire sur le pays de Mississipi... les peuples qui l'habitent*, pp. 593-607, dont évaluations statistiques. Le t. V de Margry est en partie consacré à Bienville (*Lettres, rapports, etc.*). Voir aussi *Journal du voyage de M. de Bienville des Taensas au village des Yataches par les terres*, 22 mars-18 mai 1700, dans Margry, t. IV, pp. 432-444.

(56) Cité par Rochemonteix, *Ouvr. cit.*, t. I, p. 42.

(57) Id., *Ibid.*, p. 43.

(58) Id., *Ibid.*, p. 42.

et salut des âmes de ces pauvres sauvages ; voilà de quoy exalter vos citoyens et les engager d'y aller encor à la découverte des autres Terres inconnues et d'y porter le Christianisme. Je ne scay si c'est à cette occasion ou autrement que les Sauvages de la Louisiane ont tant d'estime des Normands, ils considèrent cette province plus qu'aucune des autres et les reconnaissent capables de réussir dans toutes leurs entreprises... » (Lettre du 24 avril 1728) (59).

c) BRESIL (LES TUPINAMBA)

Nous n'aurions garde de terminer cette étude sans rappeler les précieuses informations recueillies, au début du xvii^e siècle, par le Capucin Yves d'Evreux, en ce qui concerne l'ethnographie d'un groupe Tupi-Guarani, aujourd'hui éteint, les Tupinamba qui occupaient ce qui forme l'actuelle province brésilienne du Maranhoo, et la région de Bahia, autour de la baie de Rio de Janeiro.

Entré au noviciat des Capucins de Rouen en 1595, Yves d'Evreux participa à l'expédition qui, sous le commandement de Daniel de la Touche, sieur de Lavardière, fit voile de Cancale, le 16 août 1612 « vers les Isles de Maragnon et contrées adjacentes ». Les lettres d'obédience délivrées le 11 août 1611 désignaient le Père d'Evreux comme supérieur mais ce fut un autre de ses confrères, le Picard Claude d'Abbeville qui exerça ces fonctions et rédigea la première *Relation* du voyage. Yves d'Evreux publiera une suite : *Suite à l'Histoire des choses les plus mémorables advenues en Maragnon es-années 1613 et 1614*. (Ces deux écrits eux-mêmes constituent le prolongement des observations de Thevet et Gonneville) (60).

Comme dans les *Relations* des Jésuites de Nouvelle-France, les thèmes auxquels s'attachèrent les Capucins du Brésil intéressent évidemment la vie matérielle, mais surtout les mœurs, croyances et rites des Indiens, en vue de prêcher plus opportunément la doctrine évangélique. Yves d'Evreux, quant à lui, se proposa d'abord de convertir les chefs et les chamans (qu'il appelle Barbiers), spéculant sans doute sur l'influence exercée éventuellement auprès de l'entourage. Ainsi que Jean de Brébeuf chez les Hurons, d'Evreux fut servi, chez les Tupinamba, par ses qualités personnelles. Les contemporains le qualifiaient déjà d'« ami secret de l'étude et esprit observateur ». « Ses notes, souligne Alfred Métraux, l'un des plus éminents spécialistes aujourd'hui de l'ethnographie sud-américaine, ont dû être prises au fur et à mesure de la conversation car elles conservent encore le rythme et le mouvement de la pensée indienne, sans parler d'un grand nombre d'expressions en langue indigène. Je crois, poursuit Métraux, que dans toute l'ancienne littérature traitant des Indiens de l'Amé-

(59) G. Gravier, *Relation du voyage des Dames religieuses Ursulines de Rouen à la Nouvelle-Orléans*, Paris, Maisonneuve, 1872, pp. 107-108 (tiré à 100 exemplaires).

(60) C. d'Abbeville, *Histoire de la Mission des Pères Capucins en l'isle de Maragnon et terres circum voisines*, 1615.

rique, il est peu d'œuvres où se révèle une connaissance aussi profonde de la psychologie indienne » (61).

D'Evreux décrit donc, en particulier, la position sociale et le comportement magique des chamans, disant que c'est le mal qu'ils ont sucé et s'efforçant d'en convaincre le malade. Il recherche « quelle croyance naturelle ont les Sauvages de Dieu, des esprits et de l'âme » (62), (bons et mauvais esprits, ancêtres-civilisateurs, rites funéraires). En outre, il s'est penché sur le sort des prisonniers de guerre, confiés comme esclaves, parfois dix ou vingt ans, à une famille qui avait charge de les faire engraisser en attendant le sacrifice inévitable. Il narre notamment l'histoire de cet esclave dont la mère avait été mangée et qui savait être promis au même destin ? Pourtant, dit-il, sa certitude n'altérerait en rien l'amour qu'il portait à ses parents adoptifs (63).

Mais quel que soit le sujet abordé, une attitude fondamentale demeure constante : celle d'une tolérance foncière, et nous y trouvons certes la première garantie de toute observation objective. Ce souci de compréhension, cette bienveillance affectueuse, Yves d'Evreux les partage avec ceux de ses compatriotes qui ont étudié les Indiens nord-américains. Par conséquent, en dépit d'inévitables lacunes, dues à l'absence de ce que nous appelons aujourd'hui, avec une certaine complaisance, « la formation ethnologique », capitaines, explorateurs, missionnaires, ont fourni, pendant deux ou trois siècles, une contribution aussi précieuse qu'irremplaçable à la connaissance de sociétés indiennes, maintenant disparues. Et l'on mesure aisément la place prépondérante qui revient dans cet effort aux pionniers Normands.

MARCELLE BOUTELLER.

(61) Yves d'Evreux, *Suite de l'Histoire des choses les plus mémorables, etc...* Paris, 1615, éditée par F. Denys, Leipzig et Paris, Hérold, 1864.

(62) A. Métraux, *La Religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus Tupi-Guarani*. Paris, Leroux, 1928, p. 3.

(63) C'est le titre même du chapitre VIII d'Yves d'Evreux, édition Denys, p. 277.

(64) Cité par Métraux, p. 135.